

« Le signe est une fracture qui ne s'ouvre jamais que sur le visage d'un autre signe ».
ROLAND BARTHES



D'ABORD c'est l'éblouissement :

rescapé de quel commun naufrage (le gabier cria-t-il « récifs » ou « continent » ?), se réveiller en terre d'abondance, au touffu exultant de la couleur, magiquement passé dans le jardin des merveilles. Seul peut-être, et sans miroir.

Du berceau de l'éveil, l'on scrute alentour la profusion des formes, une épaisseur vivante qui sollicite avec l'insistante opacité du réel. Ici pourtant, les mesures familières n'ont plus cours, la lumière ne décline pas avec le jour. Voyageurs saisis par le mystère, nous frôlons sans les émouvoir des créatures, ébauches qui affleurent exhalées d'un feuillage, dryades en lévitation. Cet univers est habité. Des êtres désirables et distants comme des statues semblent converser ou méditer ; ils dévoilent négligemment la perfection d'un sein, d'une épaule, le galbe d'une jambe, le glissement d'un drapé qui se perd dans son aura végétale : la pavane d'une humanité superlative, de majesté. Françoise Collin nous précipite de plain-regard dans le mythe, voyeurs entre les branches : Ariane est endormie, Eve tend le bras vers l'Histoire, les dieux paradent couronnés.

Je les reconnais, mais dédaigneux, détournés, parfois sans visage, ils ne me regardent pas, absorbés par cet ailleurs qu'ils indiquent, rivés à leur splendeur, comme rongés d'un manque. A multiplier leur représentation, l'artiste ruine leur pose d'immortels : leur chair est un appeau, la statuaire de Versailles un leurre, le moment instable d'équilibre. Le travail de la répétition dépouille jusqu'au signe l'apparente surcharge culturelle de ces référents enchâssés (du XX^e siècle au classicisme, au monde romain, au monde grec...). C'est ailleurs qu'il se passerait quelque chose, mais il faut se frayer un espace entre des matériaux compénétrés, des formes colorées qui s'entretiennent, au risque des passages : les mêmes atomes, tout est susceptible de métamorphose, suspect de réaliser un possible de ce que François Jacob appelle « la soupe originelle ». Car c'est aux passages, quelle que soit la technique utilisée, ménagée ou non la perspective, que se créent les escarpements intérieurs de l'univers de Françoise Collin : les poussières limitrophes du pastel sont mêlées, telle fleur de tissu émerge au marmoréen d'une cuisse, tel personnage exsude la sève noire d'une nervure de feuille, en filigrane des Néolithiques s'inscrit la poésie de Louise Labé.

Je suis prise dans le tissu entre les règnes et les espèces. Qu'est-ce qui s'y trame (texture/texte) de mémoire vertigineuse (ontogénèse/phylogénèse) ? Des anges musculeux

ont traversé le ciel vide ; des corps exsangues vaguent, les membres éraillés ; des bouches se distendent sous la terreur du coassement ; et, traversant suspendu des millions d'années-ombre, Icare dévale le châtement. C'est moi qui tombe (le gabier ?), visage fendu par l'improféable cri. Ici l'on ne meurt pas, l'on est condamné à folie ; le temps n'y accomplit aucune promesse, la bascule du bassin est réversible — et pourtant quelle douleur ce fut, le redressement sauvage, la révélation des étoiles. Ici nous sommes dans cette éternité éphémère, à tout être accessible : la totalité du monde offerte et retranchée. Il y règne une loi violente qui soumet jusqu'aux idoles paléolithiques, géantes généreuses, Pétasses au corps consolant, d'humour résistant au corset du langage, mais signes du discours déjà et non symboles dans la forêt.

Un sacré sans Dieu, une chute sans Paradis, l'Au-delà une monnaie de singe ? Ils sont apparus, les singes, ténèbres radieuses, anges d'annonciation — Hommes par anamorphose, par anagrammes Signes — Ils se posent, là ; leur face constellée observe et songe : un visage humain, autre qu'hybride, masqué, souffrant, peut-il se construire ? Et leur seule présence réjouit, qui impose d'évidence au regard la priorité de l'œuvre : « le vrai sujet se trouve dans la peinture même » (Françoise Collin).